

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paraît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.^e pour l'étranger.

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.^o oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes. port franc. Les Livraisons de l'année 1813, comprendront les N^{os}. 367 à 385.

P A R I S.

Ce 19 Février 1813.

Nous l'avons souvent dit, la mode décide de tout en France, de la manière de se vêtir, de la façon de danser, de tel ou tel genre de musique, du plus ou moins de succès des ouvrages dramatiques ou littéraires; par elle tout s'accrédite, et l'on ne dit pas: voilà le plus joli costume, l'ouvrage le plus intéressant, l'auteur le plus spirituel; mais l'ouvrage, l'acteur, le costume, l'auteur le plus à la mode.

La mode est fille du caprice, et tout ce qu'elle prône n'est pas toujours bon; cependant elle s'allie quelquefois avec le goût, et quelquefois le mérite et la vogue se trouvent réunis; c'est à ce double titre que nous recommandons à nos abonnées qui pincet de la harpe ou touchent du piano, les variations composées par M. Gelineck sur l'air *des Tyroliens*.

Demandez à cet homme qui ne sort jamais qu'en voiture, pourquoi ces bottes et cette redingote fourrée? Demandez à cette femme qui ne quitte pas le coin de son feu, à quoi bon ces brodequins et cet énorme witz-chouras? Est-ce pour se défendre du froid, eux qui ne s'exposent jamais à une température rigoureuse?

Voyez ce commis qui gagne son bureau, ce poète qui court après un diner, cette solliciteuse qui va d'antichambre en antichambre, et bat tous les jours la moitié du pavé de Paris; c'est à ces gens-là qu'il faudroit des witz-chouras, des brodequins ou des bottes: mais ils ont la philosophie de savoir s'en passer, et ne s'en portent pas moins bien. Le riche a toutes ses aises, et souvent il est malade ou ennuyé; le pauvre vit de privations, mais la santé et la gaité marchent toujours avec lui. Il y a compensa-

tion dans cette vie , et celui qui réfléchit trouve toujours matière à bénir la Providence.

LE GENTYEUR.

Ateliers , Magasins , Bureaux , Caisse , tous ces grands noms inscrits en lettres d'or sur des portes d'acajou , vous font assez connoître que vous êtes dans une maison d'importance , chez un commerçant du premier ordre : entrez , c'est chez mon tailleur.

Il n'y a pas en France de manufacture plus active et mieux achalandée.

Hier j'obtins un rendez-vous d'un grand seigneur : c'étoit pour ce matin à huit heures. Avant de partir pour la chasse , il devoit me recevoir. J'avois bien un habit français , mais de drap , et vous savez que cela est devenu mesquin.

Je monte en cabriolet , je cours chez mon artiste ; il étoit deux heures de l'après-midi. Je lui demande s'il peut me faire , pour ma visite , un habit de velours.

Comment donc ? il m'en auroit fait deux.

Nous convenons de la couleur : je le quitte ; et ce matin , à sept heures et demie , je vois arriver son premier garçon avec un costume complet , qui me fait à merveille.

Vous conviendrez qu'un tailleur de cette trempe est un homme intéressant !

C'est cette dextérité , cette fidélité à tenir ses promesses , qui l'ont mis en vogue.

Puis , devinez-vous combien il m'a dit que coûteroit cet habit de velours avec la culotte et la veste , le tout brodé ? Huit cents francs !

J'ai là un fournisseur bien précieux. Pour achever son portrait , j'ajouterai que jamais il ne m'a demandé d'argent.

Tous les quatre ou cinq ans (par lustre ou par olympiade , je ne suis pas trop au courant de ses époques) il dresse ce qu'il appelle un mémoire ; il arrange cela avec une exactitude scrupuleuse : je m'en rapporte à lui , rien n'est oublié ; il le plie , il le cache , il l'envoie à mon père , et je n'en entends plus parler. Oh ! l'honnête homme de tailleur !

Vous me demandez son nom. Quoi , vous ne l'avez pas reconnu ? Venez chez moi , je vous donnerai son adresse , et en vous présentant de ma part , vous serez bien traité , pourvu que vous ayez un père.

**. .

Le théâtre du Vaudeville , faute de mieux sans doute , a reproduit , sous le titre de *la Tour de Witikin* , le *Baron de Felsheim* , que déjà l'on avoit plusieurs fois mis en scène. Le sujet étoit tout tracé dans un épisode du roman de Pigault-Lebrun ; ainsi l'intrigue est bien connue. Quant aux détails , ils se retrouvent également , en grande partie , dans le roman. Que reste-t-il donc aux auteurs , MM. Dartois et Dupin ? quelques couplets tournés avec facilité , mais , pour la plupart , un peu

gravel
à Bra

Jol
celui

On
tulée
tender
habitu
d'une
du C

Je
lomon
Ve
dit en
rester
taché
punie
je m
rant
(auj
mélan
d'arce
par s
sédui
le Th
mom
après

Je
étoit
Pl
voilà
Flor
tence
m'ab
peine
sait

graveleux. Le plus piquant est celui-ci , que chante le baron à Brand , qui lui propose un intendant et un médecin :

Je ne veux pas sur ce point
Qu'on me contrarie.

Non , monsieur , je n'aurai point ,
Selon votre envie ,

De médecin , ni d'intendant.....

C'est me demander , vraiment ,
La bourse et la vie.

Joly est plaisant dans le rôle du Baron , et Hypolite fait valoir celui de Brandt.

*

On répète en ce moment au même théâtre , une pièce intitulée : *Pierrot ou le Dîner magique*. Les mauvais plaisans prétendent que la critique y trouvera de quoi mordre ; mais les habitués des coulisses assurent au contraire que cet ouvrage rempli d'une gaieté franche , a pour auteur un des plus illustres convives du Caveau moderne.

H—C.

~~~~~  
AU RÉDACTEUR.

Je suis une des nombreuses victimes de l'art perfide de M. Ballomoral (1). Veuillez rendre publiques mes justes réclamations.

Veuve à dix-huit ans , aimable et jolie ( du moins on me le dit encore ) maîtresse de 40 mille livres de rente , je voulois rester indépendante : je fis le malheur de tous ceux qui s'attachèrent à mon char ; mais je devois en être cruellement punie !! .... Imbue des principes que professe M. Ballomoral , je me trouvai , dans un bal , chez la comtesse de B\*\*\* , figurant dans une contredanse avec le jeune et beau de Florbelle ( aujourd'hui mon mari. ) On jouoit *la Pastourelle*. Quelle tendre mélancolie se répandit sur tous ses traits , au premier coup d'archet ! *La Trèmits* succéda à *la Pastourelle* : il m'enchantait par sa grâce et par sa légèreté ; dans *la Cendrillon* , je fus séduite par son abandon , par sa touchante naïveté : enfin , dans *le Triomphe de Trajan* je reconnus mon vainqueur. — De ce moment , M. de Florbelle fut reçu chez moi , et six semaines après il devint mon époux.

Je m'imaginai qu'un disciple si distingué de M. Ballomoral , étoit un être parfait.... — Ah ! comme je me suis trompée !!!

Plein de suffisance , accablé de dettes , ignorant , presque idiot , voilà ce qu'étoit et ce qu'est , pour mon malheur , l'insipide Florbelle ! .... L'ingrat oubliant d'ailleurs qu'il me doit l'existence brillante dont il jouit , le rang distingué qu'il occupe , m'abreuve chaque jour de nouvelles amertumes ... Il rit de mes peines et les accroît encore par l'application diabolique qu'il sait faire des principes qu'il a reçus à l'école de Ballomoral !!!

(1) Voyez le n°. du 10 février.



Si je l'appelle auprès de moi, il vient *d'un pas lent et grave*; si je le prie de me conduire au bois de Boulogne ou à l'Opéra, *il balance*; si je lui parle du désordre de sa conduite, *il pirouette*; si je réclame sa tendresse, si j'en demande la preuve la plus légère, nous nous trouvons *dos à dos*; si j'invoque les nœuds qui nous unissent, il fait rapidement dix *brisés*; enfin, si dans mon juste courroux, je me plains de ses nombreux outrages, un *échappé* est sa réponse, et il disparaît par un *pas de zéphire* !!!

CÉLESTINE \*\*.

*Manuscrits de la bibliothèque de Lyon*, ou Notices sur leur ancienneté, leurs auteurs, les objets qu'on y a traités, le caractère de leur écriture, l'indication de ceux à qui ils appartiennent, etc.; par Ant.-Fr. Delandine, bibliothécaire de Lyon, membre de l'Académie de cette ville, correspondant de l'Institut. (1)

Traité par un homme de goût, la bibliographie, comme on va le voir par les notices suivantes, peut intéresser les personnes mêmes qui ne cherchent que de l'amusement.

« *Recueil de pièces concernant l'institution du régiment de la Calotte.* »

Le régiment de la Calotte portoit sur son enseigne les figures de *Momus* et de la *Folie*, surmontées d'une calotte. Il se forma à la cour de France, sur la fin du règne de Louis XIV et pendant la régence. Aymon, porte-manteau du roi, mort en 1731, à l'âge de plus de quatre-vingt ans, en fut fait commandant, et M. de Torsac généralissime. Les pièces de ce manuscrit sont presque toutes en vers : ce sont des chansons, des brevets, des jugemens. On en trouve sur Law, contrôleur général, Fontenelle, Crébillon, Barème, le P. Colonia, La Faye, né à Vienne en Dauphiné et qui s'étoit enrichi dans le système, l'abbé de Tencin, qui devint archevêque de Lyon, le médecin Falconet, né dans cette ville, etc., leur réunion tient à l'histoire d'une nation qui s'est toujours consolée de ses revers et de ses pertes par des plaisanteries et des couplets.

*Réflexions sur les femmes.*

Elles sont loin d'être à l'avantage d'un sexe dont l'auteur paroît avoir eu fortement à se plaindre. Suivant lui « les femmes aiment toujours mieux être flattées qu'aimées.... Il y a toujours du *oui* dans leur *non*.... Elles redoutent un homme d'esprit qui sait deviner leurs ruses; aussi s'accrochent-elles toujours mieux d'un sot. » On voit que l'écrivain, très-libre dans ses expressions, n'étoit pas fort galant. Cependant il paroît avoir été de la société de M<sup>me</sup>. de Tencin, dont il ne fait pas un beau portrait, non plus que du cardinal son frère. « Cependant, dit-il,

(1) Trois volumes in-8., l'un de 485, l'autre de 542, et le troisième de 594 pages; prix, 20 francs, et, port franc, 24 francs, à Paris, chez Renouard, libraire, rue St.-André-des-Arts, n. 42.



celui-ci n'est pas d'un commerce si méchant ni si dangereux ; il est même généreux , et seroit plus honnête homme , s'il n'étoit pas gouverné par sa sœur.»

*Essai sur les mœurs* , par l'abbé Jacquet.

Suivant l'auteur , tout agit sur les mœurs , et tout reçoit leur influence. Leurs innombrables rapports peuvent occuper un nombre infini d'observateurs et présenter à chacun des points de vue particuliers. Pour lui , il cherche quel est le principe qui les modifie le plus universellement , et il trouve ce premier principe dans le besoin. Si celui-ci est actif et pressant , il rend les mœurs féroces et guerrières ; s'il est satisfait , il adoucit les mœurs et crée les arts : ainsi la richesse n'est pas nécessaire à la conservation , mais elle l'est au bonheur ; elle donne l'aisance et la gaieté ; elle n'écarte pas la douleur , mais elle éloigne les inquiétudes et les soucis qui l'amènent. En inspirant la sécurité pour soi-même , elle fournit de quoi être compatissant pour les autres ; et dès-lors cette richesse ou le superflu devient un aliment pour toutes les vertus sociales.

*Réflexions sur les talens supérieurs* , par M. l'abbé de la Croix , 1761.

L'auteur cherche pourquoi la jalousie et l'amour-propre s'élèvent contre les talens supérieurs ? Pourquoi , en ne pouvant se dispenser des éloges qu'on leur doit , on en éclipse l'éclat par un retour funeste sur la personne , et souvent par une critique injuste ? Suivant lui , de grands talens supposent une ame forte dans celui qui les a acquis ; il faut de la constance , de la fermeté , du courage , de la force pour s'élever , à travers les obstacles qui dégoutent les ames foibles , à la supériorité dans tous les genres ; mais les succès obtenus sont naitre trop ordinairement une sorte de mépris et de dédain pour ceux qui n'ont pu y parvenir. Ce dédain est bientôt senti , aperçu par ceux qui en sont l'objet ; et ils ne tardent pas à se liguier contre celui qui les a laissés loin de lui , pour obscurcir sa gloire , ralentir sa marche ou lui nuire. D'ailleurs , les hommes doués de quelque talent supérieur ont leurs défauts particuliers comme tous les autres , et ceux-ci frappent d'autant plus vivement que nous exigeons mal-à-propos une espèce de perfection pour tout ce qui arracha notre approbation , et sut conquérir notre suffrage.

*Mémoire sur la mécanique des Ponts chez les anciens* , par M. de Ruolz , 1745.

Un ancien commentateur de Végèce nous apprend que les premiers ponts furent formés de peaux de bouc cousues en forme d'outre. Avant de les souffler , les soldats y renfermoient leurs habits ; on les bouchoit ensuite exactement , et on les entourait d'une enveloppe de crin. Chaque sac soufflé étoit contenu dans un châssis de bois ; ce qui le préservoit du choc des corps durs et contribuoit à le faire surnager. On croit que cette espèce de pont fut d'abord inventée par les Arabes et les Egyptiens.

Les Romains les employèrent souvent pour le passage de leurs



légions; et l'on voit dans les Commentaires de César que chaque armée étoit munie de peaux et de soufflets. Ils connoissoient aussi les ponts de radeaux supportés par des tonneaux vides; et Lucain dit:

*Ratem vacuæ sustentant undique cuppæ.*

L'auteur s'attache principalement à décrire l'espèce de pont dont les anciens se servoient pour traverser des bras de mer; et tels furent les ponts construits par Darius sur le Bosphore de Thrace, et par Xercès sur le détroit de l'Hellespont, pour passer d'Asie en Europe. Hérodote a décrit assez longuement, au livre septième de son histoire, la formation de ce dernier pont, et M. de Ruolz donne la traduction du passage de l'historien grec, en y joignant un très-judicieux commentaire.

*Mémoire sur le Blé trouvé à Herculanum, par le même, 1748.*

L'auteur se trouvant dans le royaume de Naples à l'époque de la découverte d'Herculanum, en rapporta du blé et du pain qui y avoient été ensevelis sous les cendres du Vésuve, pendant dix-sept siècles. On ne s'attendoit pas, sans doute, à placer, dans le genre des antiquités, des objets qui ne paroissent pas faits pour en devenir. Le grain du blé découvert, mis dans la bouche, y a produit la saveur de la brioche rôtie. On doit attribuer sa conservation aux cendres qui l'entouroient, et qui étoient revêtues d'un mastic dur formé par les laves du volcan en fusion, et qui se sont ensuite durcies.

M. de Ruolz termine son mémoire par l'examen de cette question : *Quel pourroit être le plus grand âge du blé propre à la consommation ?*

Suivant lui, le blé enveloppé encore de ses premiers tégumens, c'est-à-dire dans l'épi, est bien moins sujet à l'altération, les barbes seules qui lui servent d'armes défensives, furent ménagées par la Providence pour le garantir de l'insulte de tous les insectes. Ainsi, on a conservé en Suisse du blé en paille jusqu'à cent ans.

En 1707, le blé trouvé dans la citadelle de Metz produisit de très-bon pain, et avoit cent vingt-deux ans.

Dans le Nord, on conserve souvent du blé pendant soixante ans, en l'enfouissant dans la terre glaise, et en l'entourant de paille.

M. de Ruolz propose ensuite divers moyens artificiels de dessécher le blé, et de le conserver pendant une longue suite d'années.

*De la sensibilité des Gens des lettres, par M. l'abbé Mongez, ex-jésuite, 1776.*

Cet ouvrage forme le sujet de deux mémoires écrits avec élégance et une douce philosophie.

Etre affecté de tout ce qui peut intéresser les hommes, se réunir à la rencontre de celui qui est heureux, s'attrister à l'idée même d'un infortuné, regretter que le bonheur ait des limites si étroites, désirer de les reculer, chérir tous les liens que la naissance, l'amitié, l'humanité peuvent former, cette habitude de l'âme se nomme sensibilité. Elle est une qualité précieuse du cœur; les gens de lettres doivent la posséder pour rendre leurs

talens  
gez est  
d'hom  
Sou  
trarien  
par le  
la cer  
sensibi  
lettres  
M. M  
comme  
de mo

J'ar  
étoit fi  
entra  
petites  
poches  
de la  
choses  
des pa  
pensé  
L'in  
elles l  
fêté.

A n  
sœur  
Laure  
Cel  
quel r  
bien fa  
— A  
chœur  
des ga  
J'é  
quez  
doigts  
les dé  
Croye  
moins  
m'ave  
Dia  
J'al  
C'est  
d'accu  
Au  
voit le  
qui d  
Cett  
— J



talens recommandables ; et le but du premier discours de M. Mongez est de prouver qu'ils la ressentent plus qu'aucune autre classe d'hommes , et qu'ils lui doivent en grande partie leur célébrité.

Souffrir avec peine que l'on ose combattre son opinion , contrarier ses goûts et dévoiler ses erreurs , avoir les yeux blessés par le flambeau d'une juste critique , voir toujours la haine dans la censure , cette pénible disposition de l'esprit est encore appelée sensibilité. Elle naît d'un trop grand amour-propre. Les gens de lettres n'en sont point exempts ; et le but du second discours de M. Mongez est d'offrir les motifs qui doivent les faire regarder comme excusables , et de leur fournir les moyens de rectifier et de modérer cette sensibilité. »

#### MES VISITES DE LUNDI DERNIER.

J'arrivai à huit heures du soir chez Mad. d'Heriville. Le cercle étoit formé ; il y avoit des femmes charmantes. Un jeune homme entra sans se faire annoncer ; il étoit chargé de petits livres , de petites brochures ; il en avoit sous le bras , à la main , dans ses poches. — Que nous apportez-vous donc là , lui dit la maîtresse de la maison. — Ah ! Mesdames , je vous apporte une foule de choses ! des Ana, des Rébus , un Recueil de Stances marotiques , des pamphlets sur l'Odéon , sur les actrices , enfin des bêtises : j'ai pensé que cela vous amuseroit.

L'impertinent ! il se moque de toutes les femmes , et pourtant elles le prônent et lui font accueil. Plus honnête , il seroit moins fêté.

A neuf heures , je me rendis chez Mad. de Bressé. Elle a une sœur que j'aime à la folie , et une fille que je couve de yeux. Laure est le nom de cette dernière ; à peine elle a quinze ans.

Cela se donne déjà les airs de parler de mariage. — Eh bien ! quel mari vous faudra-t-il ? — A moi ? Je veux un homme jeune , bien fait , spirituel , riche : autrement , ne m'en parlez pas.

— Ah ! ma petite , que vous avez bien raison , reprirent en chœur trois grandes demoiselles qui étoient en face de nous. Fi des galans , s'ils ne sont riches et bien faits.

J'étois assis près de Laure , et , tout bas , je lui dis : Remarquez bien ces trois personnes , comptez leurs années par vos doigts , la plus jeune , la moins vieille , a trente ans. Voyez comme les dédains leur ont réussi. Leur exemple n'est pas bon à suivre. Croyez-moi , si vous voulez heureusement vous marier , soyez moins difficile. — Ce langage , dit-elle , vous sied mal à vous qui m'avez appris à l'être.... Puis elle baissa les yeux.

Diable ! qu'est-ce que cela signifie ? Se moque-t-on de moi ?

J'allai , tout pensif , finir ma soirée chez Mad. Sophie de Palme. C'est une veuve fort aimable , trop aimable même , faisant trop d'accueil à toutes les personnes qui se présentent chez elle.

Au moment où l'on se croyoit l'objet d'une préférence , on voit le dernier de ses rivaux recevoir de ces marques d'intérêt qui désespèrent.

Cette coquette a toujours à ses côtés une foule d'adorateurs.

— Je ne sais , Madame , comment vous pouvez vous recon-



noître au milieu de cette cohue. — Cette cohue, comme il vous plaît de l'appeler, a ses charmes, ne fût-ce que celui de la mine qu'elle fait faire à certaines femmes que je pourrais citer. — Oh ! le beau triomphe ! Que l'une d'elles veuille se laisser aller à écouter autant de fadaïses, elle aura bientôt une cour aussi nombreuse que la vôtre. — Le propos n'est pas flatteur. — Je ne prétends pas vous faire de compliment. — Enfin cette foule m'amuse. — C'est possible.... — A vous parler sans feinte, l'état de veuve a ses embarras, je ne serois pas éloignée de former de nouveaux nœuds. — Vraiment ! qui l'eût imaginé ? — Je veux choisir entre ces messieurs celui de qui le caractère, les mœurs, les façons sauront le mieux me convenir. — Ne vous y trompez pas, vous les attirez, mais s'il falloit les retenir..... — Fort bien, de mieux en mieux, ne vous gênez pas. — Vous vous piquez, adieu ; souvenez-vous du proverbe : *Qui trop embrasse, mal étreint*.

Je sortis la laissant toute boudeuse. Ce matin j'ai reçu d'elle un billet qui m'invite à aller lui donner une nouvelle leçon.

Se moque-t-on de moi ?

LE RÔDEUR.

Dans le dernier numéro, page 71, ligne 30, au lieu de, *un régime*, lisez : *au régime*.

Le dernier paragraphe doit être ainsi rectifié : dans *tenez-vous droite*, il y a un régime *vous*. Or, comme il représente un substantif féminin, le mot *droit* qui s'y rapporte, doit en qualité d'adjectif, etc.

#### MODÈS.

Le vert qui, depuis longtems, étoit comme oublié, a repris faveur. On met sur un chapeau vert, des roses, du lilas blanc, ou un bouquet à la jardinière. Ce bouquet contient ordinairement des roses, du jasmin, du réséda, du lilas et trois ou quatre autres sortes de fleurs de la saison. Beaucoup de chapeaux blancs ont des liserés verts. Le rose et le citron n'admettent point de mélange. Il n'est plus question du jaune orange. Les plumes sont beaucoup plus rarement employées que les fleurs. Cependant ce sont toujours des plumes blanches ou grises que l'on pose sur des chapeaux citron. Plus de bleu pâle chez les modistes. Il n'en est pas de même chez les couturières : citron et lazulite, voilà leurs couleurs de prédilection. Quand elles ont à faire un par-dessus, elles le coupent de quatre doigts plus court que de coutume, et, pour imiter une robe de dessous, elles le ralongent avec une bande de satin blanc. Un rouleau de reps garnit le bord du par-dessus, et une ruche de satin découpé, le bord inférieur de la robe figurée. Le par-dessus étant jaune, sa garniture peut être bleue ; mais s'il est bleu, on met des rouleaux bleux.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1292.

Aujourd'hui 20, paroissent les Gravures de *Meubles*, 369 et 370. Il y a deux draperies de croisée sur la première de ces planches, et un lit sur la seconde.